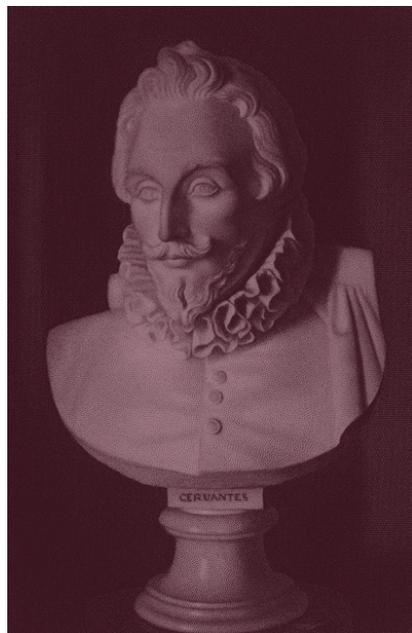


NAÏMA LAMARI Y EMMANUEL MARIGNO (EDS.)

HERENCIAS ARTÍSTICAS Y REESCRITURAS
(DESDE LA EDAD MEDIA HASTA
LOS SIGLOS XX Y XXI)

HÉRITAGES ARTISTIQUES ET RÉÉCRITURES
(DU MOYEN-ÂGE AUX XX^E-XXI^E SIÈCLES)



CON PRIVILEGIO . EN NEWYORK . IDEA . 2023

NAÏMA LAMARI Y EMMANUEL MARIGNO (EDS.)

*HERENCIAS ARTÍSTICAS Y REESCRITURAS
(DESDE LA EDAD MEDIA HASTA LOS SIGLOS XX Y XXI)*

*HÉRITAGES ARTISTIQUES ET RÉÉCRITURES
(DU MOYEN-ÂGE AUX XX^e-XXI^e SIÈCLES)*

NEW YORK, IDEA, 2023

INSTITUTO DE ESTUDIOS AURISECULARES (IDEA)

COLECCIÓN «BATHIHOJA», 86

CONSEJO EDITOR:

DIRECTOR: VICTORIANO RONCERO (STATE UNIVERSITY OF NEW
YORK-SUNY AT STONY BROOK, ESTADOS UNIDOS)

SUBDIRECTOR: ABRAHAM MADROÑAL (CSIC-CENTRO DE
CIENCIAS HUMANAS Y SOCIALES, ESPAÑA)

SECRETARIO: CARLOS MATA INDURÁIN (GRISO-UNIVERSIDAD DE NAVARRA, ESPAÑA)

CONSEJO ASESOR:

WOLFRAM AICHINGER (UNIVERSITÄT WIEN, AUSTRIA)

TAPSIR BA (UNIVERSITÉ CHEIKH ANTA DIOP, SENEGAL)

ENRICA CANCELLIERE (UNIVERSITÀ DEGLI STUDI DI PALERMO, ITALIA)

PIERRE CIVIL (UNIVERSITÉ DE LE SORBONNE NOUVELLE-PARÍS III, FRANCIA)

RUTH FINE (THE HEBREW UNIVERSITY-JERUSALEM, ISRAEL)

LUCE LÓPEZ-BARALT (UNIVERSIDAD DE PUERTO RICO, PUERTO RICO)

ANTÓNIO APOLINÁRIO LOURENÇO (UNIVERSIDADE DE COIMBRA, PORTUGAL)

VIBHA MAURYA (UNIVERSITY OF DELHI, INDIA)

ROSA PERELMUTER (UNIVERSITY OF NORTH CAROLINA AT CHAPEL HILL, ESTADOS UNIDOS)

GONZALO PONTÓN (UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE BARCELONA, ESPAÑA)

ROBIN ANN RICE (UNIVERSIDAD POPULAR AUTÓNOMA DEL ESTADO DE PUEBLA, MÉXICO)

FRANCISCO RICO (UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE BARCELONA,
ESPAÑA / REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, ESPAÑA)

GUILLERMO SERÉS (UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE BARCELONA, ESPAÑA)

CHRISTOPH STROSETZKI (UNIVERSITÄT MÜNSTER, ALEMANIA)

HÉLÈNE TROPÉ (UNIVERSITÉ DE LE SORBONNE NOUVELLE-PARÍS III, FRANCIA)

GERMÁN VEGA GARCÍA-LUENGOS (UNIVERSIDAD DE VALLADOLID, ESPAÑA)

EDWIN WILLIAMSON (UNIVERSITY OF OXFORD, REINO UNIDO)

Impresión: Ulzama Digital.

© De los autores

Ilustración de cubierta: *Busto de Cervantes*. The New York Public Library. The Miriam and Ira D. Wallach Division of Art, Prints and Photographs: Print Collection (dominio público).

Este libro se publica gracias a sendas ayudas del laboratorio Identité culturelle, Textes, Théâtralité (ICTT)-UPR 4277 de la Université de Avignon y del Centre d'Études sur les Littératures Étrangères et Comparées (CELEC)-EA 3069 de la Université Jean Monnet de Saint-Étienne.

ISBN: 978-1-952399-10-7

Dépósito Legal: M-3963-2023

New York, IDEA/IGAS, 2023

LA RÉÉCRITURE DE LA BIBLE DANS
DAVID COMBATTANT DE LOUIS DES MASURES

Jean-Claude Ternaux
Université d'Avignon, ICTT

Dans l'*Epistre au Seigneur Philippe Le Brun* qui précède *David combattant*, Des Masures rejette fermement les sources païennes pour ne retenir que la Bible : « Afin qu'en escrivant je laisse aumoins les feinctes, / Pour ma plume reigler sur les histoires saintes » (vv. 68-69). À la « feinte » des auteurs profanes, il préfère la vérité du texte sacré qui l'offre « simple, innocente et pure » (v. 180). Parmi « les histoires saintes », celle de David retient son attention pour son exemplarité :

Ce serviteur de Dieu, sur la bonté celeste
S'appuyant fermement, y a eu son recours,
Et il a de son Dieu esprouvé le secours,
Comme le Tout-puissant tousjours de pres assiste
A quiconque de cœur à l'invoquer persiste
(*Epistre*, vv. 73-77).

Afin de « régler sa plume », il se plonge surtout dans le premier Livre de Samuel, le modifiant, procédant parfois à des ajouts, le plus souvent en l'amplifiant. Faisant l'objet d'une « littérisation¹ », la Bible est une source d'imitation, non pas dans une perspective purement littéraire,

¹ Ferrer et Valette, 2017.

mais aussi dans celle d'une consolation, l'écriture des *Tragedies saintes* correspondant à un moment où les huguenots, et Des Masures en particulier, réfugié à Metz, connaissent une situation difficile.

UNE INNOVATION : LE PERSONNAGE DE SATAN

Absent du Livre de Samuel, Satan l'est également de la première tragédie qui portait sur le même sujet, *La Desconfiture de Goliath* de Joachim de Coignac² (1551). Suivant l'exemple de Théodore de Bèze qui le mettait sur l'échafaud dans *Abraham sacrifiant*, Des Masures le fait intervenir à neuf reprises, sous forme de simple monologue ou de soliloque où est commenté le propos d'un personnage. Il n'y a jamais de dialogue, car il est invisible, sauf aux spectateurs.

La première apparition de Satan a lieu après deux-cent vingt vers consacrés à David, d'abord seul puis en conversation avec son père. Il s'agit de broser le portrait du jeune berger, d'abord en action, quand David se peint lui-même en parlant. Ce portrait est fait ensuite dans les propos que tient Isaïe sur son fils. Il ressort de ces vers une image édifiante de l'élu de Dieu. Il est « debonnaire » (v. 151), « amiable et [...] doux » (v. 152) au plus haut point et, surtout « humble » (v. 153). Cette ambiance sereine, créée par la présentation du héros, prend fin avec la venue de Satan caractérisée, comme il se doit, par l'orgueil, dans les soixante-quatre vers (221 à 284) où il décline son identité et où il se glorifie de son action. Il utilise trente-et-une fois le pronom personnel de la première personne, en particulier pour s'opposer à Dieu. Dans ce monologue, la réécriture est double, d'une part, c'est celle d'*Abraham sacrifiant*, d'autre part, celle de la Bible. Dans la tragédie de Théodore de Bèze, cette intervention était placée à peu près au même endroit, au vers 195 (chez Des Masures, au vers 221). Les deux monologues commencent de la même façon, par l'évocation de l'énergie continue déployée par l'Esprit du mal : « Je voys, je viens, jour et nuit je travaille : / Et m'est avis, en quelque part que j'aille, / Que je ne pers ma peine aucunement » (*AS*, vv. 195-197). Bèze développait abondamment le livre de Job, extrêmement bref, pour relater l'activité de Satan : « L'Éternel dit à Satan : D'où viens-tu ? Et Satan répondit à l'Éternel : De parcourir la terre et de m'y promener » (*Job*, 2, 2). « Je veille sans sejour :

² Dans *La Desconfiture de Goliath*, Satan n'est mentionné qu'une fois : au v. 421, où David exprime son envie.

toujours je suis en quête ». Comme Bèze, Des Masures, présente, lui aussi, de façon frappante, son agitation frénétique : « Je veille sans séjour : toujours je suis en quête » (*DC*, v. 221). Comme chez Bèze encore, Satan fait état de la bipartition du monde, le haut revenant bien sûr à Dieu, le bas à lui :

Regne le Dieu en son hault firmament, Mais pour le moins la terre est toute à moy. Et n'en desplaie à Dieu ni à sa Loy.	J'ay sur le monde entier merveilleuse puissance, (v. 223)
Dieu est aux cieux par les siens honoré :	Dieu est en son armee au ciel entre ses Anges (v. 227)
Des miens je suis en la terre adoré,	Moy, je suis au milieu de mes monstres estranges, (v. 228)
Dieu est au ciel : eh bien, je suis en terre	En ceste terre basse [...] (v. 229)
Dieu fait la paix, eh moy je fais la guerre.	
Dieu règne en hault : eh bien je regne en bas.	Je suis, regnant en bas, ennemi eternel (v. 226)
(<i>Abraham sacrifiant</i> , vv. 198-205)	(<i>David combattant</i> , vv. 223-228)

Allusion est faite dans les deux textes à la déchéance de Lucifer qui manifeste son orgueil, cause de sa chute spectaculaire. Raymond Lebègue voyait dans ses propos « un peu de la sombre grandeur que possède le Satan de Milton³ ». Pour mettre en avant sa puissance, qu'il veut égale à celle de Dieu, Satan joue de l'opposition entre Dieu et lui-même, entre leurs entourages respectifs et entre la position de leurs domaines (le haut et le bas). Si la jactance est la même, cette série d'oppositions est moins développée chez Des Masures que chez Bèze.

En revanche, Des Masures donne plus de précisions sur le dévoiement des Hébreux, conduits par le diable à adorer de faux dieux. Chez Bèze, dans sa compétition avec Dieu, il se vante d'avoir créé les idoles, au passage, en un seul vers : « J'ay bien plus fait, car j'ay créé les dieux » (v. 208). Des Masures, lui, donne des détails pittoresques, nommant une des idoles, le veau d'or, présentant les dieux dans leur matérialité :

Ne le [Israel] fi-je servir à l'idole d'un veau ?
Sous ceste intention ne mets-je en leur cerveau
Les dieux des estrangers ? Quoy ? ne fay-je à grand' honte
Le monde paillarder avec les dieux de fonte ? (vv. 247-250)

Cette dimension concrète dévalorise les divinités païennes en dénonçant l'origine égyptienne du veau d'or (il est une variante d'Apis). En les rattachant à la terre, Des Masures reprend une expression biblique : « Vous ne vous tournerez point vers les idoles, et vous ne vous

³ Lebègue, 1953, p. 103.

ferrez point des dieux de fonte » (*Lévitique*, 19, 4). De même, il détaille davantage l'action diabolique de tromperie à l'œuvre dans ce détournement de la foi. Bèze se contentait de faire dire à Satan qu'il met à l'envers l'intelligence humaine pour la duper et lui faire accepter le polythéisme :

Mais j'en scay bien à qui totalement
 J'ay renversé le faulx entendement,
 Si que les uns (qui est un cas commun)
 Aiment trop mieux servir mille dieux qu'un
 (vv. 223-226).

Des Masures, lui, puise davantage dans la Bible (*Matthieu*, 4, 1-11 ; *2 Corinthiens*, 11, 14), présentant en quelque sorte Satan « en gloire », quand il attire les hommes à lui, par ruse, se parant d'un attribut, la lumière, symbole de vérité, qu'il a pourtant perdue en se rebellant contre Dieu. Il n'est plus Lucifer, le « porteur de lumière » placé « sur la sainte montagne de Dieu ». Cette lumière est donc une imposture, au service du mensonge et du vice :

Souvent je me transforme en Ange de lumiere,
 Dont je fay mille maux : et accroire je donne
 Que souvent, sous abus d'une intention bonne,
 A Dieu desobeir, ce soit à Dieu complaire :
 Que mal semble estre bien : bien n'estre au mal contraire :
 Dont le monde se renge à son opinion.
 Et souvent Israel de son Dieu l'union
 A par moy delaissee, abusé de faux songes,
 De visages masquez, de fables, de mensonges (vv. 238-246).

Il indique comment il renverse les apparences pour lutter contre Dieu et quelles ont été ses réussites, le mal l'emportant sur le bien, passant même pour le bien, comme l'indique le chiasme du v. 242. Mais il ne s'agit pas simplement de présenter Satan dans son rôle traditionnel de grand rhétoricien du mensonge.

Dans les deux pièces, en effet, la première intervention de Satan a également une fonction dramatique. Elle permet d'exposer la situation et l'enjeu de la tragédie qui commence. Envieux et perturbateur, Satan veut mettre fin à l'harmonie avec Dieu qui règne chez les hommes. Il

est le moteur de l'action, la guerre entre le ciel et la terre étant déclarée. Chez Bèze, le pieux Abraham est l'ennemi qui a résisté à ses assauts et qu'il veut donc maintenant faire chuter :

Et ne vis onc vieillard mieux résistant.
 Mais il aura des assauts tant et tant,
 Qu'en brief sera, au moins comme j'espere,
 Du rang de ceux desquels je suis le pere.
 Vray est qu'il a au vray Dieu sa fiance,
 Vray est qu'il a du vrai Dieu l'alliance,
 Vray est que Dieu luy a promis merveilles,
 Et desja fait des choses noppareilles.
 Mais quoy ? s'il n'a ferme perseverance,
 Que luy pourra servir son esperance ?
 Je feray tant de tours et cà, et là,
 Que je rompray l'assurance qu'il a (vv. 251-262).

Il en va de même chez Des Masures où le jeune David remplace le vieil Abraham :

Mais un petit berger, combien que tout le monde
 Me rende obeissance, et en tout mal abonde,
 Un petit bergerot, dont je suis esbahi,
 Le plus jeune garçon des enfans d'Isai,
 De mes filez eschappe, à mes assauts resiste,
 Et d'un cœur obstiné à craindre Dieu persiste.
 Si sera-il des miens, ou les tours cauts et fins
 Que faire ay entrepris, pour atteindre à mes fins,
 Les embusches, les laqs, les cauteles subtiles
 Que je luy vay dresser, me seront inutiles.
 Or j'y vay besongner [...] (vv. 273-283).

Dans les deux cas, Satan veut pousser à la faute le héros tragique, et mettre fin au paradoxe vivant qu'il constitue, comme l'indique le verbe « esbahir » utilisé dans *David combattant* (v. 275). En effet, Abraham est faible à cause de son grand âge et sa résistance n'aurait pas dû être grande. Il aurait dû cesser d'obéir à Dieu. « Vieillard » et « résistant » devraient être des termes antinomiques. Le même constat est fait à propos de David que Satan pensait être faible lui aussi, mais pour la raison inverse. Dans son dépit, le diable insiste sur l'extrême jeunesse, en utilisant deux fois l'adjectif « petit » (vv. 273 et 275) et le diminutif « bergerot »

(v. 275). L'image véhiculée par ce portrait est celle d'un frêle enfant cantonné à la garde des bêtes. La périphrase « le plus jeune garçon des enfans d'Isai » produit le même effet. Le sujet des deux pièces est donc le dernier assaut de Satan, fallacieusement persuadé que, réussissant à inverser le rapport de forces, il sera victorieux, comme l'indique l'emploi du futur de l'indicatif : « je rompray l'assurance » (*AS*, v. 262), « si sera il des miens » (*DC*, v. 279). Pour ce faire, les « tours » qu'il se propose de jouer sont autant de péripéties promises au spectateur. Le but du poète tragique est d'entretenir l'intérêt du public en lui faisant suivre le sort du héros menacé par des périls. Avec cette exposition diabolique, tout est réuni pour y parvenir.

On voit Satan mettre son projet à exécution après la seconde pause. Son action sur David se fait sentir : « O Dieu, quelle tempeste / Me bat le cœur ! » (vv. 538-539). Auparavant, il a complété le propos qui portait sur David en estimant que le « jeune aage » du berger permettait encore de le faire changer et de le prendre dans ses filets. Sa conviction s'appuie sur une comparaison végétale. Dieu ou le Diable peuvent ployer un jeune saule comme un jardinier fait pousser un arbre droit (la vertu) ou tordu (le vice) :

Un jardinier vient le jeune arbrisseau
 A son plaisir dresser, conduire, et tordre,
 Qui monte apres, croissant d'adresse et d'ordre,
 Comme il est duit en l'air, droit ou tortu.
 Ainsi se dresse à vice ou à vertu
 L'homme, selon qu'il est pris en jeune aage
 (vv. 506-511).

On trouve une explication du même ordre chez Marot dans le *Sermon du bon pasteur et du mauvais pris et extrait du dixième chapitre de S. Jehan*. Pour bien se déployer, l'arbre a besoin du jardinier céleste. Alors seulement, les bons fruits seront produits :

Donc est besoin que l'arbre et sa racine
 Soit rendu bon par la grace divine [...]⁴.

⁴ Marot, 1920, p. 68.

Avec Dieu, l'homme peut espérer vivre harmonieusement dans la vertu, atteindre directement le ciel. Avec le Diable, au contraire, « il est [...] comme le sarment, et il sèche [...] » (*Jean*, 15, 6), il se perd, « laissant la droite sente » (v. 557) pour la route tortueuse du vice.

GOLIATH ET SATAN

Pour créer le personnage de Goliath, Des Masures reprend les données du Livre de Samuel (*1 Samuel*, 17, 1-10). La présentation qui en est faite a pour fonction de souligner sa supériorité physique face au petit Goliath : « 5. Sur sa tête était un casque d'airain, et il portait une cuirasse à écailles du poids de cinq mille sicles d'airain. 6. Il avait aux jambes une armure d'airain, et un javelot d'airain entre les épaules ». Dans *La Monomachie de David et de Goliath* (1560), Du Bellay abrègeait la description, en inversant l'ordre des termes, l'écaille précédant l'airain : « Son corps estoit tout herissé d'escaille : D'airain estoit le reste de ses armes⁵ » (vv. 69-70). Les écailles n'apparaissent plus comme une partie de l'équipement mais comme partie de son propre corps. Goliath est alors un monstre terrifiant, mi-homme d'airain, mi-reptile. Des Masures, quant à lui, plus proche de la Bible, laisse une dimension purement humaine au personnage, refusant de considérer les pièces métalliques comme appartenant à l'anatomie du géant : « TROUPE.- Le corps porte une triple maille. DEMIE TROUPE.- Non, non, c'est un haubert d'escaille » (vv. 319-320). Au vers 722, Goliath se vante de la « pesanteur de [son] harnois d'escaille ». La raison est que Goliath n'est pas un démon, un avatar de Satan mais un homme au service de celui-ci. Chaque camp a un champion, celui de Dieu est défendu par David, celui du diable par le Philistin.

Dès sa première intervention, en utilisant l'adjectif possessif de la première personne, Satan met en avant le lien de subordination qui lie Goliath à lui-même.

Or j'y vay besongner, cependant que la rage
Qui tient mon Goliath, eschauffe son courage (vv. 283-284).

Quelques vers plus haut, Satan avait désigné de façon explicite cette délégation de ses intérêts au géant : « Goliath représente et porte mon image » (v. 268). Cette nouvelle invention du dramaturge produit un

⁵ Du Bellay, 1981, p. 43, vv. 69-70.

effet de miroir. Dans l'énumération de l'armement faite par la Troupe des Israélites, utilisant le procédé épique de la teichoscopie, un détail du bouclier, absent du texte sacré, attire en effet l'attention : « Le pavois en soy n'a-il pas / Nemrod pourtrait ? » (vv. 321-322). Ce roi, petit-fils de Cham, se caractérise par son orgueil démesuré. La tête figurée permet d'établir une analogie entre le propriétaire du bouclier et le personnage représenté. Nemrod est en effet un chasseur et un ennemi de Dieu. En tant que grand chasseur, il est synonyme de violence et d'efficacité : sa représentation a pour fonction de signaler sa force à l'adversaire. Il s'est opposé à Dieu, car il a fait construire la tour de Babel pour que les hommes ne courent pas le risque d'un nouveau déluge déclenché par la colère divine. En cela, il est un rebelle, comme Satan. Tous deux pèchent par orgueil. Des Masures le fait bien parler comme celui qui, en luttant contre Israël, lutte contre Dieu : « Je suis un Philistin / Qui despote Israel, son Dieu, son predestin » (vv. 291-292). Tel qu'il est présenté par Des Masures, Goliath est donc un guerrier redoutable, aussi efficace que le meilleur des chasseurs, alors que David n'est qu'un simple berger. L'enjeu dramatique est ainsi renforcé. En outre, son « tortu cimenterre » (v. 729) rattache Goliath à la maudite race de Caïn : « Tubal-Cain, père des forgerons / En fut l'auteur » (vv. 732-733). De même que le violent Caïn s'en est pris à l'innocent Abel, chéri de Dieu, de même Goliath va s'en prendre à David. Comme Caïn, Goliath « e[st] du Malin » (*1 Jean*, 3, 12). Il est sa marionnette, comme l'indiquent les propos que Satan tient peu de temps avant le combat : « Assez de rage envenimee / Ay-je la poitrine animee / De Goliath : [...] » (vv. 1615-1617).

Non seulement Goliath ne reconnaît pas le dieu d'Israël, mais il tient pour « vain[e] merveill[e] » l'idole Dagon, honoré par les Philistins. Ce point n'est pas mentionné dans la Bible :

Qu'appelles-tu Dagon ? Dagon (je le say bien)
 Est tenu pour un dieu : mais moy, je n'en croy rien.
 Les Philisthins sont fols, qui l'adorent ainsi.
 Trompé de faux abus est Israel aussi,
 Qui espere en son Dieu. Dagon n'a, et n'eut onques,
 Ni le Dieu d'Israel, sur moy pouvoir quelconques.
 Penses-tu que je croye à ces vaines merveilles,
 Et qu'ainsi follement j'y preste les oreilles ?
 Quel Dieu, ô sottes gens [...] (vv. 989-997).

Le Goliath de Des Masures est donc l'impie par excellence, qui ne reconnaît le pouvoir d'aucun dieu, étranger ou non, les englobant dans le même mépris. Dans la Bible, c'est par contraste qu'apparaît cette dimension impie du personnage. Il est celui qui « défi[e] les armées du Dieu vivant » (*Samuel*, 17, 26), mais il ne tient pas de tels propos blasphématoires. À cet égard, chez Des Masures, la préfiguration du combat entre ce blasphémateur et David est révélatrice. Répondant à son père Isaïe qui l'interroge sur sa vie de pasteur, le jeune berger rapporte qu'avec ses mains, il a garanti ses brebis des attaques du « violent ours », du « lion à la peau rousse » (vv. 172-173). Goliath est ainsi ravalé au rang des bêtes sauvages, il n'est que violence, alors que son adversaire exercera la juste vertu de force. David racontera à Saül une scène de même nature, avec encore un ours et un lion, pour le laisser affronter le géant (vv. 1354-1360). L'épisode est fidèlement repris du *Livre de Samuel* (17, 34) où il a la même fonction persuasive.

En ajoutant des éléments, en précisant les enjeux théologiques de l'affrontement entre David et Goliath, Des Masures fait œuvre de calviniste. Sa théâtralisation du Livre de Samuel donne un message d'espérance à ses coreligionnaires. Si la force brute et le nombre semblent devoir l'emporter, un renversement de situation est toujours possible. Suivant l'exemple de Théodore de Bèze, Des Masures dramatise la donnée biblique en donnant la parole à Satan dont les assauts sont encore moins efficaces que chez son prédécesseur. Son échec est d'importance, car le Christ sera un descendant de la lignée de David⁶. La mort de Goliath et la sortie de son maître Satan hors de la scène font voir que le mal peut être vaincu.

BIBLIOGRAPHIE

- DI MAURO, Damon, « Le personnage de David comme figure du Christ dans *Les Tragédies saintes* de Louis des Masures », *Seizième siècle*, 2006, 2, pp. 173-193.
- DU BELLAY, Joachim, *La Monomachie de David et de Goliath*, éd. Ernesta Caldarini, Genève, Droz, 1981.
- FERRER, Véronique, et VALETTE, Jean-René (dirs.), *Écrire la Bible en français au Moyen Âge et à la Renaissance*, Genève, Librairie Droz, 2017 « Travaux d'Humanisme et Renaissance, DLXXIX).

⁶ Voir Damon di Mauro, 2006, pp. 173-193.

LEBÈGUE, Raymond, « Le Diable dans l'ancien théâtre religieux », *CAIEF*, 3-5, 1953, pp. 97-105.

MAROT, Clément, *Oeuvres complètes de Clément Marot*, éd. Abel Grenier, t. 1, Paris, Garnier, 1920.



Herencias artísticas y reescrituras (de la Edad Media a los siglos XX-XXI) presenta un conjunto de trabajos críticos sobre la cuestión de la reescritura. Esta temática se estudia, más concretamente, desde el punto de vista transcultural, transhistórico y transmedial. Las creaciones que aquí se analizan pertenecen a las áreas caribeñas, francófonas e hispánicas; además, ponen de relieve los procesos estéticos y éticos que resultan del diálogo transhistórico (de la Edad Media al siglo XXI) y transmedial (hibridación de algunas reescrituras). El libro propone estudios sobre Goya en la novela española contemporánea y el cine, sobre *Las Meninas* (2018) de Simone Leigh y sobre la tradición mística en José Ángel Valente. Se suman trabajos acerca de los motivos calderonianos en el teatro último de Ernesto Caballero y sobre *Letras* de Manuel Iribarren, junto con reflexiones en torno a *Donde hay agravios no hay celos* de Rojas Zorrilla. Se incluye también un análisis sobre *La judía de Toledo o Alfonso VIII* de Eusebio Asquerino y otro relacionado con la interarrialidad de *El caballero de Olmedo* desde el Festival de Aviñón. Completan el volumen una contribución dedicada a Lourdes Ortiz y la reescritura femenina de un mito clásico: *Fedra* (1984) y un estudio sobre la reescritura de la Biblia en *David combattant*, de Louis de Masures.

Naïma Lamari es profesora de Literatura en la Universidad de Aviñón (Francia). Especializada en la obra dramática de Tirso de Molina, se dedica actualmente a la recepción del teatro del Siglo de Oro desde las artes escénicas de los siglos XX-XXI.

Emmanuel Marigno es catedrático de Literatura en la Universidad de Saint-Étienne (Francia). Ha dirigido el grupo de investigación CELEC EA 3069 entre los años 2015 y 2020, y es Decano de la Facultad de Artes, Letras, Lenguas desde 2021. Sus investigaciones se centran en el Siglo de Oro y en su recepción desde las artes de los siglos XX-XXI.

